



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

1 | 2005

Haïti et l'anthropologie

« Trésors de veillées »

Les contes haïtiens recueillis par Suzanne Comhaire-Sylvain

Kathleen Gyssels



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/392>

DOI : [10.4000/gradhiva.392](https://doi.org/10.4000/gradhiva.392)

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2005

Pagination : 243-248

ISBN : 2-915133-08-5

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Kathleen Gyssels, « « Trésors de veillées » », *Gradhiva* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/392> ; DOI : [10.4000/gradhiva.392](https://doi.org/10.4000/gradhiva.392)

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© musée du quai Branly

« Trésors de veillées »

Les contes haïtiens recueillis par Suzanne Comhaire-Sylvain

Kathleen Gyssels

- 1 Mais le conte ne raconte pas une histoire, le conte ne fait pas compte des misères, le conte déboule à la source cachée des oppressions, et il jubile dans des bonheurs inconnus, peut-être obscurs. Nos récits sont s'il se trouve de longues respirations sans début ni fin, où les temps s'enroulent. Les temps diffractés. Nos récits sont des mélopées, et des traités de joyeux parler, et des cartes de géographie, et de plaisantes prophéties, qui n'ont pas souci d'être vérifiées » (Glissant 1993: 1).
- 2 Le sociologue, poète et écrivain martiniquais Édouard Glissant a beaucoup réfléchi, dès son premier essai, *Le Discours antillais*, et dans ses romans historiques où il donne la parole à son double, Mathieu Béluse, sur le conte créole, legs de l'esclavage et tradition orale séculaire. Il s'agit selon lui d'une narration qui dit la cale négrière comme l'enfer de l'habitation créole, d'un type de récit qui par la « poétique de détour » livre, pour qui veut l'entendre, la critique acerbe du colonisé et de l'esclave face au maître tout-puissant :
« Le conte créole est le détour emblématique par quoi, dans l'univers des Plantations, la masse des Martiniquais développait une poétique forcée (que nous appellerons aussi contre-poétique), où se manifestaient en même temps une impuissance à se libérer globalement et un acharnement à tenter de le faire » (Glissant 1981: 241-242).
- 3 L'« acuité vide du paysage » (*ibid.*: 243), d'éléments descriptifs, les revirements brusques et les fins ouvertes ou en « queue de poisson » sont autant d'indices des circonstances coercitives dans lesquelles se déroulaient des séances de conte, qu'on appelle aux Antilles et en Guyane « Les veillées noires » (Damas 1972). Pendant ces veillées nocturnes ou mortuaires, l'audience, avide d'une bonne histoire, d'un divertissement et d'une consolation, encerclait le conteur, on ficelait une poétique de résistance. On diffusait, de manière secrète, des conseils de survie ; dans une histoire loufoque se camouflait une morale de résistance.
- 4 Le mérite de Suzanne Comhaire-Sylvain (1898-1975) fut de récolter la manne que constituaient les fables « *fab'* » créoles, d'étudier en ethnologue et linguiste les origines du créole haïtien et des proverbes, devinettes et contes, brefs, de ce qu'on appelle

l'« oraliture ». À feuilleter ses nombreux recueils de contes, souvent bilingues, nous, lecteurs modernes, nous sentons surpris face à cet héritage fabuleux qui vient d'un autre âge. Surtout, ces narrations où l'autodérision et le dérisoire dominant nous laissent perplexes, effets troublants que l'absence de glose ou de métadiscours intensifie encore. En tant qu'ethnologue, son rôle se limitait à prêter l'oreille à la riche tradition orale, à la transposer sans expliquer les envolées du conteur, le surnaturel ou l'extravagance intentionnelle, exactement comme le fit également un Gilbert Gratiant pour la Martinique et la Guadeloupe¹. Ce folklore, comme le remarque Colette Maximin (1996), recèle une valeur anthropologique pour tous ceux qui s'intéressent à la diaspora africaine transplantée dans la Caraïbe :

« La Caraïbe, dans son ensemble, témoigne en profondeur du statut anthropologique de la littérature. [...] L'enracinement est tel dans la culture de plantation que la facture des œuvres s'en trouve affectée » (ibid.: 403).

- 5 Dans son fameux *Roman de Bouqui*, qui est à la littérature haïtienne ce que le *Roman de Renard* est à la littérature flamande, je tombe sur un conte surprenant, où les personnages parlent avec leurs imperfections langagières, dans un créole qui, comme le remarque Glissant, est caractérisé par la traîne et l'idiotie, le bégaiement :

Cric ? Crac !

C'était en pleine famine. Les provisions étaient rares et très chères, la chasse ne rapportait plus rien vu que tout le monde se faisait chasseur. Malice un jour dit à Bouqui :

« Noncque, je connais un moyen d'avoir de quoi manger pendant un mois au moins.
 – Mayiche, mon enfant, tu chais combien che suis sensible pour toi, dis vite, mon enfant, dis vite !
 – Et ! bien, il faut vendre nos mères au marché.
 – Vendre nos mères ? Et qu'est-ce qu'on va faire avec elles ?
 – Cela ne nous regarde pas, c'est leur affaire personnelle. Une fois que nous avons l'argent, elles se débrouilleront. »

Après avoir protesté un moment, Bouqui dont la gourmandise était sans limites céda à la tentation et promit de se rendre le lendemain au marché en même temps que Malice afin d'y vendre sa mère.

Le jour suivant au lever de l'aurore, il passa au cou de sa mère un collier de chien qu'il avait préparé et une corde de pite en guise de chaîne.

« Qu'est ce que ces façons ? Pourquoi ce collier et cette corde ?

– Pas de questions, maman. Che vais te vendre au marché.
 – Tu es fou ! Un fils ne vend pas sa mère. Et puis je ne veux pas être vendue au marché. Je ne veux pas ! »

Elle bondissait de tous côtés, en tirant sur la corde. Mais Bouqui était fort et la corde solide, au bout d'un moment elle dut se calmer.

Pendant ce temps chez les Malice avait lieu une tout autre scène. Malice caressait sa mère et la suppliait de les laisser passer au cou une corde de bois patate.

« Maman, tu vois bien que c'est une comédie. Nous voulons faire une farce. Dès que tu seras fatiguée, tu n'auras qu'à tirer pour voir la corde se rompre. Mais alors il ne faut pas oublier de courir aussi vite que tu pourras parce que cet imbécile de Bouqui pourrait te faire du tort. »

– Je n'aime pas ces plaisanteries dangereuses. On ne joue pas à vendre sa mère au marché, Ti-Malice... »²

- 6 Selon la « morphologie du conte » telle que Propp l'a analysée (1970), la dynamique du conte se construit à partir d'un ou plusieurs obstacles (la faim) qui se présentent à un ou plusieurs « actants » (ici, les deux animaux, figurant des esclaves ou des colonisés en quête d'argent) qui vont trouver un moyen d'obtenir l'objet de leur quête (ici, les provisions). Il s'agit à chaque fois de ruser, de se montrer ingénieux pour combattre des

conflits ou surmonter des épreuves, et on voit très bien comment Bouqui tente par la force et par sa force physique d'attacher sa mère, alors que Malice emploie un discours mensonger pour l'appâter. Tandis que mère Malice refuse de se faire acheminer au marché et s'enfuit malicieusement, la seconde se montre résignée, mais attend le moment d'esquive. Recommandant la débrouillardise face à la déveine, l'espièglerie comme l'arme de l'opprimé face à l'oppresser, le récit suggère le bien-fondé et l'efficacité de l'attitude de Maman Malice, dont nous perdons la trace ensuite. Quant à Maman Bouqui, elle aussi disparaît une fois vendue à un parent !

Suzanne Comhaire-Sylvain en février 1919



© K. Gyssels (<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/comhaire-sylvain.html>)

- 7 L'histoire burlesque épingle ensuite le désaccord et la trahison entre les larrons devant partager le butin, l'argent que rapporte mère Bouqui. La duperie et la trahison sont en effet deux autres conduites dont témoigne maint conte créole, afin d'apprendre aux enfants comme aux adultes qu'il faut se méfier de chacun, qu'il faut toujours être sur ses gardes. Ce comportement de ruse et de vigilance est sans cesse préconisé dans les contes « *trickster* » de Brother/Brerr Rabbit (en Amérique noire), comme dans les contes d'Anansi, l'araignée aux Antilles néerlandaises et au Surinam, et dans *Le Roman de Bouqui* : l'universalité d'une résistance, d'un marronnage ou comportement métis (double) est la leçon léguée d'une génération de « fils de ceux qui survécurent » à l'autre (Glissant).
- 8 Si l'anthropologue a pour objet d'étude l'Autre dans ses coutumes et expressions culturelles, il est normal qu'aux Antilles, cette investigation ait porté sur cette littérature nourrie de mythes et de légendes apportés de l'Afrique et de l'Europe. Le cycle de Ti Jean, importé par les bûcherons bretons et normands, est un autre exemple de la greffe extraordinaire du folklore européen sur l'univers des Plantations (voir Ina Césaire 1987).

- 9 Parmi les centaines de contes, j'ai choisi *Bouqui et Malice vendent leur mère* parce qu'il peut ou bien choquer le lecteur, ou au contraire lui paraître insignifiant. Soit, on rit jaune, soit, on mesure l'immense tragique qui se cache derrière une fabulation aussi invraisemblable. Or, le propre de l'esclavage, comme ont réussi à le traduire les écrivains africains-américains et antillais, c'est de rendre crédible cet « ordre » complètement inimaginable qu'a été l'esclavage. Ce conte incite à réfléchir à ce qui a pu engendrer un tel assemblage de signes signifiants et de dialogues paradoxaux. Aux Antilles, société tout entière marquée par l'esclavage et la colonisation, l'anthropologie s'expose moins dans les musées ou dans les « archives totales de l'humanité » que dans cette tradition orale, qu'a fidèlement transcrite Suzanne Comhaire-Sylvain. Certes, la cruauté s'y décline de manière apparemment anodine ; un ton de badinage creuse l'écart entre la mimésis (ce que la scène est censée représenter) et les réactions de ceux qui sont les « héros » de la narration et chez ceux qui constituent l'audience. Le conte comique illustre jusqu'où peut aller la bassesse des enfants et des parents, en temps d'extrême dévastation et de totale désolation qui sont le cortège de la traite négrière et de l'esclavage. Certes, on a vu sous d'autres cieux (pensons à *Hans und Gretel*, de Grimm) combien la faim et la famine peuvent inciter quiconque à de vils marchés, à des homicides et actes cannibales. Dans l'imaginaire afro-caribéen et africain-américain, la faim est obsessionnelle dans tous les contes issus de l'esclavage aux Antilles françaises (voir Léotin 1990 ; Relouzat 1989)³. Autre constante universelle, le stéréotype du « nègre affamé », du « nègre voleur » qui dérobe des fruits et des citrouilles (d'où l'image dévalorisante de l'Africain-Américain au large sourire dans une tête de citrouille), mais se fait à chaque fois attraper, la blancheur de sa dentition le trahissant⁴.
- 10 Deux moments névralgiques continuent donc de hanter la mémoire : la déportation d'Africains vers le Nouveau Monde, leur transbordement (*middle passage*), d'une part, et la « criée » ou vente d'esclaves, de l'autre. Sur le mode ludique se décrit le déchirement familial qui a trop souvent été occulté de la littérature sérieuse, ou alors résumé sous forme d'allusion brève dans les « récits d'esclaves ». Pourtant, les *slave narratives* les plus touchantes, et donc les plus abolitionnistes, vont représenter avec insistance la honte et l'humiliation d'avoir été une marchandise qu'on palpe et qu'on examine. Frederick Douglass dans son *Autobiography of a Negro Slave* (1848) en parle et Harriet Beecher-Stowe, dans *La Case de l'Oncle Tom* (1852), y a dénoncé ce qui se faisait à cette époque à grande échelle dans l'Amérique blanche et puritaine.

Les enfants Sylvain, septembre 1912



© K. Gyssels

- 11 Plus près de nous, le roman à succès de l'Africain-Américain Alex Haley, *Roots* (1977), adapté à l'écran et diffusé dans le monde entier, n'omit pas non plus de faire état de la séparation des familles d'esclaves, lors de ventes et de reventes dues soit à des décès de propriétaires, soit à des mauvaises récoltes ou encore pour d'autres raisons. Sur le mode tragique, le narrateur nous prend à témoin de cette « déchirure » incurable. Même si le rapport maternel n'y est pas explicité, il semble évident qu'outre les services seulement domestiques, la femme qui se tient sur l'*auction block* pourrait être plus qu'une domestique fidèle ou une gouvernante loyale, mais elle se trouve ravalée au statut de simple marchandise :

« Il arriva avec le maître sur la place du chef-lieu du comté juste au moment où s'ouvrait une criée aux enchères.

– Oyez, Oyez ! Gentlemen de Spotsylvania. C'est des négros de première qualité que j'vous offre aujourd'hui !

Tandis que le crieur haranguait l'assistance, son adjoint avait poussé une vieille femme sur l'estrade. « Une fine cuisinière ! », commença l'homme – mais la malheureuse se mit à interpeller frénétiquement un Blanc dans la foule :

– M'sieu Philip ! M'sieu P'hilip ! Allez pas faire ça, m'sieu Philip ! C'est-y qu'vous auriez oublié c'que j'ai peiné pour vot'papa, et puis après pour vous ? J'suis plus aussi vaillante, mais j'peux encore travailler dur. Oh ! mon Dieu ! M'sieu Philip, les laissez pas m'vendre dans l'Sud, que là-bas ils m'fouett'ront à mort ! » (Haley 1977: 296).

- 12 Ce que les Africains-Américains ont décliné sur le mode de l'« autobiographie de l'ex-esclave », la littérature orale haïtienne nous le livre sous forme d'une histoire à intentionnalité plaisante, sans médiation d'un narrateur autre que le mot de la fin, la même morale, qui déconseille l'audience de se mêler des affaires de famille d'autrui⁵ !
- 13 L'explication résiderait dans l'histoire exceptionnelle du pays, qui, en l'espace d'une décennie, de la plus riche colonie de la France est devenu la Première République noire du

Nouveau Monde : l'absence de la narration à la première personne de l'ex-esclave ou des hommes de couleur (les « affranchis ») surprend. Les esclaves ayant eux-mêmes aboli l'institution hideuse, ayant extirpé l'absolutisme et l'autoritarisme des Blancs, le discours haïtien homologue davantage un culte d'exceptionnalisme. Même dans la littérature contemporaine, ce sont plus la réinterprétation et la réapparition des grands héros mythiques du pays, des pères fondateurs (Toussaint, Dessalines, Boukman, le roi Christophe), la dénonciation du duvaliérisme et la dissémination du peuple haïtien que le marronnage et l'esclavage qui inspirent les auteurs. De même, le roman historique haïtien qui traite intégralement, d'un bout à l'autre de l'esclavage et de son abolition grâce à Toussaint Louverture, fait défaut et, paradoxalement, vient d'être écrit par un Américain, Madison Smartt Bell, qui y consacre une trilogie⁶. Née exactement il y a deux siècles, la République d'Haïti⁷ ne connut pas ce mouvement littéraire où des voix négocient l'émancipation des esclaves et l'égalité des droits.

- 14 Dans la littérature abondante d'Haïti, l'esprit espiègle, d'une part, l'autodérision, de l'autre, restent toutefois omniprésents. Si l'on distingue une littérature du dehors (la communauté exilée qui nous livre des regards sur ce que vit et traverse la République aujourd'hui) et une littérature du dedans, deux postures anthropologiques s'y manifestent.
- 15 D'une part, il y a un *auto-exotisme de bon aloi* qui joue stratégiquement sur les demandes d'un lectorat exogène, essentiellement nord-américain et européen (francophone), comme le fait un Dany Laferrrière. Un Gary Victor, par contre, content d'être très plébiscité au pays même, s'affiche comme l'héritier de ces griots infatigables qui dépeignent avec beaucoup d'ironie et de cynisme les situations les plus affligeantes de leurs pays. Nouvelliste et auteur de sketches, il retourne la situation, subvertit la littérature sérieuse tout en dénonçant la dictature et la dérive du pays. Sous forme de rubriques et de petites histoires dans les « gazettes », d'écrits virtuels de son double, directement sur la toile (Gyssels : 2003), Gary Victor se montre blagueur et blasphémateur quand il s'agit de décrire la corruption et la misère, l'impasse économique et politique⁸ qui gangrènent son pays.
- 16 D'autre part, il y a une introspection d'inflexion plus psychologique, interrogeant la nature profonde de l'âme haïtienne, le tiraillement et l'errance (Ollivier, Dalembert, Danticat), ainsi que l'accoutumance à des situations extrêmes. Dans *Archipel de la douleur*, l'écrivain haïtiano-allemand, Hans-Christoph Buch, s'interroge sur cette nature paradoxale d'un peuple courageux et digne, malgré les « affres du défi » (Frankétienne), un peuple debout après des décennies de terreur et d'injustices, à l'image de « l'éponge gorgée de sang » (expression du poète cubain Nicolas Guillén). Des séquelles de l'esclavage, des situations colonialistes et des violences quotidiennes sont ainsi décrites dans l'ouvrage de Buch, comme dans les romans spiralistes⁹ de Jean-Claude Figolé qui va jusqu'à dire qu'« une poétique schizophrénique » nourrit la littérature encore sous le sceau de la censure. Edwidge Danticat, Haïtienne qui vit à New York, puise elle aussi dans les contes d'Haïti pour faire passer des histoires atroces dans des temps plus proches de nous.

Madame et Monsieur Sylvain entourés de leurs enfants, 1921



© K. Gyssels

- 17 Pour ses travaux, Suzanne Comhaire-Sylvain fut complimentée par Jean Price-Mars. Elle travailla avec son mari, l'africaniste belge Jean Comhaire, et avec Alfred Métraux pour le projet de développement de la Vallée de Marbial financé par l'Unesco. Fille de Georges Sylvain, qui fut le premier à adapter les fables de La Fontaine et nièce de Bénito Sylvain, le chantre du panafricanisme, elle fut celle qui, plus que toute autre, comprit très tôt que le folklore représentait un matériau de choix pour tout anthropologue ou sociologue qui s'intéressait à Haïti. Elle fut en outre l'élève de Malinowski, entretint une correspondance suivie avec Courlander, Sainville, et nombre d'autres intellectuels ; elle aida à présenter la richesse culturelle d'Haïti, ainsi qu'à préserver les coutumes et les rites africanistes de sa population, comme en témoignent ses travaux menés à Kinshasa et au Nigeria¹⁰.

BIBLIOGRAPHIE

BETTELHEIM, Bruno

1976 *The Uses of Enchantment : The Meaning and Importance of Fairy Tales*. New York, Alfred A. Knopf.

BUCH, Hans-Christoph

2003 *L'Archipel de la douleur, Voyages au bout du nouveau désordre mondial*. Paris, Grasset.

CÉSAIRE, Ina

1987 *L'Enfant des passages, ou La geste de Tijeau*. Paris, Éditions Caribéennes (« Veillées vivantes »).

COMHAIRE, Jean

1939 « Promenade à Port-au-Prince », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 3: 356-368.

COMHAIRE-SYLVAIN, Suzanne

1937 « Quelques contes du pays d'Haïti, Extrait des deux premiers volumes de l'ouvrage », *Contes haïtiens*, Port-au-Prince.

1938a « La femme dans le proverbe créole », *La Voix des femmes* (Port-au-Prince), 3: 7-9.

1938b *À propos du vocabulaire des croyances paysannes*. Port-au-Prince.

1958 « Courtship, Marriage and Plasaj at Kenscoff, Haiti », *Social and Economic Studies*, 7 (4): 210-233.

1961 « The Household at Kenscoff, Haiti », *Social and Economic Studies*, 10 (2): 192-222.

1973 *Le Roman de Bouqui*. Montréal, Leméac.

1975 « Vieillir à Port-au-Prince, Partie I, II », *L'Ethnographie*, 70, 61-80 : 127-186.

COMHAIRE-SYLVAIN, Suzanne & COMHAIRE, Jean

1952 « La Alimentación en la región de Kenscoff, Haiti », *America Indígena*, 12 (3): 177-203.

1955 « Survivances africaines dans le vocabulaire religieux d'Haïti », *Études dahoméennes*, 14: 5-84.

1964 « The Kenscoff Market System, Haiti », *Social and Economic Studies*, 13 (3): 397-404.

DAMAS, Léon-Gontran

1972 *Veillées noires, contes de Guyane*. Montréal, Leméac (1^{re} éd. Paris, Stock, 1943).

DOUGLASS, Frederick

1980 *Mémoires d'un esclave américain*. Paris, Maspero, 1980 (trad. de Narrative of the Life of Frederick Douglass).

DANTICAT, Edwidge

1996 *Krik? Krak*. Paris, Pygmalion.

GLISSANT, Édouard

1981 *Le Discours antillais*. Paris, Éd. du Seuil.

1993 *Tout-monde*. Paris, Gallimard.

GYSSSELS, Kathleen

2003 « Du guerrier de l'imaginaire aux auteurs virtuels : libertés et limites de l'internet pour les auteurs antillais », *Africultures*, 53: 117-127.

HALEY, Alex

1978 *Racines*. Paris, Lattès.

LÉOTIN, Thérèz

1990 *Lèspri lanmè Le génie de la mer. Contes marins des Antilles*. Fort-de-France, Presses universitaires créoles/Paris, L'Harmattan.

MAXIMIN, Colette

1996 *Littératures caribéennes comparées*. Paris, Karthala.

MÉTELLUS, Jean

2003 *Haïti. Une nation pathétique*. Paris, Maisonneuve & Larose (1^{re} éd. Denoël, 1987).

PROPP, Vladimir

1973 *Morphologie du conte ; suivi de Les transformations des contes merveilleux*. Paris, Poétique («Points» 12).

RELOUZAT, Raymond

1989 *Le Référent ethno-culturel dans le conte créole*. Paris, L'Harmattan.

WARGNY, Christophe

2004 *Haïti n'existe pas, 1804-2004 : deux cents ans de solitude*. Paris, Éd. Autrement («Frontières»).

NOTES

1. Sa collection, *Fab'Compè Zicaque* (1976) a été rééditée et complétée par d'autres contes bilingues chez Stock.
2. L'intégralité du conte se trouve dans *Bouqui et Malice vendent leur mère*, conte n° IV (Comhaire-Sylvain 1973: 29-31).
3. Cf. également Valérie Loichot, *Mots pluriels*, sept. 2000, n° 15 en ligne : <http://www.arts.uwa.edu.au/jmc/MotsPluriels/MP1500v1.html>
4. Manthia Diawara, « The Blackface Stereotype », en ligne : [http://www.blackculturalstudies.org/m diawara/blackface.html](http://www.blackculturalstudies.org/m%20diawara/blackface.html)
5. Le « Vous n'auriez jamais deviné ! » et « Allez vous mêler maintenant des affaires de famille ! » sont les seules occurrences dialogiques, le conteur s'adressant et interpellant directement le public.
6. Dont les deux premiers volumes sont disponibles, *Le Soulèvement des âmes*, Méjean, Actes Sud, 1996, et *Maître des carrefours*, Méjean, Actes Sud, 2004 (recensés *infra*, pp. 246 et suiv.).
7. En 1804, des esclaves ont pris en main leur destin, et contrairement à d'autres îles caribéennes qui allaient rester sous le joug de l'esclavage pendant au moins un demi-siècle encore (les Antilles françaises connurent l'abolition en 1848 grâce au soutien de Victor Schoelcher, Curaçao et d'autres îles sous tutelle hollandaise durent attendre jusqu'en 1865, année où les États-Unis affranchissaient leur « life-stock »).
8. Voir le numéro spécial, « Écrire en Haïti », *Magazine littéraire*, mai 2004, n° 431.
9. Mouvement littéraire fondé par Frankétienne, Philoctète et Fignolé, qui expérimente un mode de narration déstructuré, sans ponctuation, ou presque, non linéaire, et où une polyphonie de voix rend difficile l'identification des personnages ; temps et espace se télescopent (cf. l'œuvre de Frankétienne et de Fignolé) ; l'écriture rend compte du chaos qui règne dans une nation sans État, secouée par des forces destructrices, tant naturelles que politiques.
10. Les photos reproduites ici ont pu l'être grâce au site « île en île » (www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile) et plus particulièrement grâce à Thomas Spear qui nous a fourni les photos numérisées. Nous les en remercions. La Rédaction.

INDEX

Mots-clés : Haïti, littérature orale

Keywords : Haiti, oral literature

AUTEUR

KATHLEEN GYSSELS

Université d'Anvers, groupe de recherches sur le postcolonialisme, kathleen.gyssels@ua.ac.be